NÉCROLOGIE.

La Société historique algérienne vient d'éprouver deux pertes qui seront vivement ressenties par tous nos confrères, ainsi que par les nombreux amis de la science.

Dans la matinée du 21 juin dernier, M. BRESNIER, professeur à la chaire d'arabe, 1^{er} vice-président de la Société, avait conduit à la campagne M. Berbrugger, qui revenait malade de France. Vers les midi, en entrant à la Bibliothèque, où il allait faire son cours, il a été frappé par une mort foudroyante.

Tous ceux qui l'ont connu, et le nombre en est grand, regretteront en lui l'homme distingué par son savoir, par son rare mérite, et par les hautes qualités qui le caractérisaient.

M. Cherbonneau, directeur du Collège arabe-français, vice-président de la Société, a prononcé le discours suivant sur la tombe de notre collègue, en présence d'une foule plongée dans le recueillement :

« Messieurs,

« Au nom de la Société historique algérienne, je viens rendre un dernier hommage à Louis Bresnier, l'un de ses vice-présidents, qu'une mort subite a frappé hier, dans l'accomplissement des devoirs de sa profession. Bresnier entrait à la Bibliothèque où l'attendaient ses élèves ; c'est là qu'il a rendu le dernier soupir. Par le choix du lieu, il semble que la Providence ait voulu signaler d'une manière plus éclatante les utiles services du maître que nous pleurons.

« Plein de ma propre affliction, mais non pas préparé à exprimer la douleur commune, je trouverai peut-être dans la sincérité des regrets la force de retracer une carrière qui vraiment, peut servir de modèle.

« En 1836, sur la demande du ministre de la guerre. M. de Sacy désignait un des meilleurs élèves de l'école des langues orientales pour aller fonder à Alger l'enseignement de la langue arabe.

« C'est alors que Bresnier, jeune encore, prit possession de la

chaire qu'il a occupé avec tant de zèle et de dévouement. Il ne sépara point de la science cette bonté intelligente qui en assure les fruits.

« Tandis que ses leçons, si méthodiques, si nettes et si faciles à retenir, formaient autour de lui les premiers interprètes, il consacrait la plus grande partie de ses loisirs à composer une grammaire, comme pour étendre sur la nouvelle colonie les bienfaits de sa mission ; car il pensait qu'un peuple vaincu par la force des armes n'est qu'imparfaitement conquis, tant que le vainqueur ignore sa langue. Pensée juste, puisque c'est par la langue seulement qu'on peut apprendre à connaître les usages, le caractère et la constitution d'une société, demeurée sans archives, comme au temps d'Abraham.

« Quelques années après son arrivée, le professeur dont nous accompagnons les restes, était nommé secrétaire-rapporteur du jury d'examen des interprètes militaires. Dans ces pénibles fonctions, qui l'obligeaient à parcourir les trois provinces, il sut se concilier la sympathie respectueuse des jeunes gens soumis à une inspection dont il savait adoucir la rigueur, sans en amoindrir l'efficacité. En 1853, il recevait la croix de la Légion-d'Honneur, récompense due à ses généreux efforts.

« Au commencement de l'année 1866, M. le Recteur le faisait nommer professeur d'arabe à l'école normale primaire d'Alger, et tout récemment encore, vers la fin de l'année 1868, le Ministre de l'instruction publique, lui décernait les palmes d'Officier d'Académie.

« On doit à Bresnier plusieurs livres devenus classiques : le *Cours pratique et théorique de la langue arabe*, la *Djaroumya*, l'*Anthologie*, la *Chrestomatie arabe* et les *Principes élémentaires de la langue arabe*, ce dernier ouvrage où il avait pour ainsi dire condensé les lumières de son enseignement.

« Tel fut le maître que vous avez connu. Jamais il ne refusa ses conseils ni les secours de son expérience à ceux qui venaient les lui demander ; car Bresnier possédait au plus haut degré une qualité précieuse entre toutes : il était naturellement bon.

« Par l'attrait et la douceur de son caractère, il se faisait des amis de toutes les personnes avec lesquelles il était en relation,

et la pratique rendait cette amitié de plus en plus solide. Partout où il y avait du bien à faire, on le voyait empressé, compatissant, animé surtout du désir de prodiguer les soulagements. Sa bonté, comme son intelligence, avait besoin d'un aliment. Il fut membre du Bureau de bienfaisance musulman et de la Société de la *Famille*.

« Tant de science acquise pendant plus de trente années de travail, tant de qualités aimables, voilées par une modestie que le moindre éloge effarouchait, ont à jamais disparu, et si tôt !... Désormais, il ne restera plus de cette existence consacrée à l'enseignement et au bien public, qu'un souvenir dans le cœur de ses amis et de ses élèves ; que des regrets ineffaçables dans l'âme d'une compagne, dont la vive affection était le plus grand bonheur de sa vie.

« Adieu Bresnier ! Le coup fatal qui te jette dans cette tombe a été si prompt, que la plupart de tes anciens camarades ignorent qu'à cette heure je t'adresse en leur nom le suprême adieu. Repose en paix ! »

La mort ne devait pas s'arrêter là.

Onze jours après, le 2 juillet, M. BERBRUGGER s'éteignait à la suite d'une longue maladie. Espérant que le repos apporterait quelque amélioration à sa santé, on lui avait conseillé un voyage en France, afin de l'éloigner de l'Algérie, l'objet constant de ses études. Il n'y resta que quelques jours. Dès qu'il sentit sa fin approcher, il voulut rentrer dans son pays d'adoption, afin de mourir près de sa fille et entouré de ses nombreux amis.

Là encore, M. Cherbonneau, son plus intime ami, s'est trouvé chargé de la triste mission d'adresser quelques paroles d'adieu à notre bien regretté président.

« Messieurs,

« Pour la seconde fois, depuis douze jours seulement, nous sommes réunis devant une fosse, et, chaque fois, nous avons la douleur de confier à la terre les restes de l'un de ces Algériens de la première heure, qui, vaillamment, et surtout sans cesser d'être Français, sacrifiaient leurs années comme leur intelligence, au succès de notre belle colonie. Après Louis Bresnier,

le regretté professeur, la Providence, dont les arrêts sont un mystère, enlève à notre sympathie Adrien Berbrugger, l'éminent érudit. Une nature forte s'attend à de rudes épreuves, car les souffrances sont en raison directe de l'énergie de chaque individu. Mais aussi, plus la maladie de Berbrugger a été lente et cruelle, plus douce devait être la récompense réservée à son courage. Au moment suprême, il avait la consolation de revoir ses meilleurs amis, et c'est la main dans la main de sa fille qu'il a fait ses adieux à la vie.

« Lorsque s'éteint une personnalité de cette trempe, on considère comme un devoir de recueillir ses dernières pensées : tant il est vrai que la porte du tombeau est la pierre de touche des âmes. Dans certaines paroles, vous le savez, il y a des révélations. Hier, assis près du lit de Berbrugger, je l'écoutais pieusement. Tout d'un coup, ses yeux, où brillaient les dernières lueurs de cette belle intelligence, se fixèrent sur moi, et il me dit avec un accent que je n'oublierai jamais : « Voilà où mène l'excès de travail !... Ne faites pas comme moi !... » Tels sont les derniers mots qu'il a prononcés. La mort, contre laquelle il luttait en homme, l'étreignit de nouveau pour ne plus le rendre.

« Cher ami, tu as dit vrai. Nous avons maintenant le secret de ton indifférence pour les choses de ce monde. Combien de fois ceux qui ne jouissaient point du bonheur de te connaître, se sont demandé quelle était la source de cet innocent oubli de l'avenir ? Sans doute ils ne comprenaient pas que la science repousse tout partage et revendique ses adeptes pour elle seule.

« Messieurs, le savant dont la perte sera vivement sentie dans toute l'Algérie, était né à Paris, le 11 mai 1801. De solides études, faites au collège Charlemagne, l'avaient préparé à suivre les cours de l'école des Chartes. Son début dans la paléographie lui assignait déjà un rang dans la science. Il fut chargé, en 1832, par le gouvernement anglais, de recueillir les pièces originales relatives à l'occupation de la France au quinzième siècle. Vers le milieu de l'année 1834, comme averti par un de ces pressentiments auxquels nul esprit ne résiste, il abandonnait en quelque sorte la théorie pour la pratique, et venait en Afrique avec le maréchal Clauzel, dont il fut le secrétaire particulier. Il l'accom-

pagna dans ses excursions, et suivit le maréchal Valée à Constantine. De ces expéditions militaires, il rapporta un grand nombre de manuscrits arabes qui formèrent le noyau de la bibliothèque d'Alger. De nouveaux horizons s'étaient ouverts devant la sagacité de Berbrugger.

« Admirant le pays que nos armes venaient de conquérir, il entreprit sans relâche de le faire connaître, dans l'espoir, sans doute, que la conquête en deviendrait plus assurée. C'est alors que, tantôt sous la tente, à côté des soldats qui pansaient leurs blessures; tantôt dans le calme de la ville, il composait cet ouvrage important qui fut publié sous le titre de *l'Algérie historique, pittoresque et monumentale*.

« Non content de travailler, il aimait à répandre autour de lui le feu sacré qui l'animait. Doué d'une élocution facile, qui s'était exercée plus d'une fois en France, dans des conférences publiques, il possédait à un haut degré le talent de semer les idées et de les faire accepter. Dès qu'il eut remarqué que les premiers colons mis en possession du sol par une autorité aussi patriotique que vigoureuse, commençaient à exhumer avec la pioche les débris de la domination romaine, on le vit grouper autour de lui les chercheurs et les hommes d'étude. La Société historique algérienne était fondée. Douze volumes remplis de documents précieux, de cartes et de dessins, constituent le *Compendium* archéologique que nous devons, en grande partie, au Président de cette Société; car il n'est pas un mémoire ou une notice qui ne porte l'empreinte bien marquée de cette critique éclairée dont chaque auteur respectait les décisions.

« On compte, en outre, parmi les écrits de Berbrugger, un Cours de langue espagnole, un Dictionnaire espagnol-français, la Relation de l'expédition de Mascara, les Époques militaires de la Grande Kabylie, une Notice sur les puits artésiens du Sahara, l'Histoire du martyr Geronimo, et la Notice sur le Tombeau de la Chrétienne, ce problème historique dont ses calculs patients ont dévoilé l'énigme après vingt siècles, enfin de nombreux mémoires insérés dans les journaux d'Algérie et de France.

« Heureux, notre Président, si les travaux de l'esprit avaient suffi à son désir d'être utile! Mais il eût regardé sa tâche comme

incomplète, s'il n'avait pas apporté le fruit de son expérience dans les conseils où se traitent les intérêts du pays. En effet, il y trouvait plus de liberté pour faire le bien, et, par conséquent, plus de devoirs à accomplir. C'est que l'expérience, chez lui, ne résultait ni de l'intérêt personnel ni de l'esprit de parti, le progrès de la colonie étant son seul objectif. Hélas! un dévouement convaincu l'entraîna à d'autres sacrifices et fit accepter à l'archéologue émérite le commandement de la milice d'Alger, sans lequel il lui paraissait difficile d'entretenir parmi ses concitoyens l'esprit de confraternité bienveillante dont il était lui-même tout pénétré. Que de soucis dans cette position! Mais aussi que de services il a rendus avec cette simplicité qui en doublait le prix!

« Ce n'est pas en quelques traits, et surtout au milieu de l'émotion causée par une perte aussi douloureuse, qu'il est possible à son compagnon d'études, à son ami, de retracer l'existence si utile et si bien caractérisée d'Adrien Berbrugger. Certains hommes, d'ailleurs, ont eu la rare bonne fortune de se faire connaître de leur vivant, autant par leurs qualités que par leurs écrits.

« A défaut de fortune, les honneurs ne manquèrent point au savant conservateur de la bibliothèque. Pendant le voyage de Sa Majesté l'Empereur, au mois de juin 1865, il reçut la croix de commandeur de la Légion-d'Honneur, en récompense de ses travaux littéraires. Précédemment, il avait été nommé membre correspondant de l'Institut.

« Adieu, Berbrugger! Sur le bord de cette tombe où vous allez dormir de l'éternel sommeil, nous avons du moins une consolation : vous laissez à votre fille chérie un nom sans tache et justement honoré. Les habitants d'Alger conserveront pieusement le culte de votre mémoire, et, lorsque la Société historique algérienne se réunira pour résoudre un problème des annales de l'Afrique, elle s'inspirera de votre érudition. »

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

A. CHERBONNEAU.